

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

LA CHAMBRE DE BERNARDI



БЕРНАРДИЈЕВА СОБА
BERNARDIJEVA SOBA

SLOBODAN TIŠMA

EXTRAITS

Traduit du serbe par Harita Wybrands

2018

◆ ROMANS ◆

DANS LA COQUE

Un grand cercle bleu et en lui... ?

Corps. Carapace. Carapace de quoi ? Vide, fracas. Une automobile abandonnée dans le parking. Oubliée. Le propriétaire est peut-être mort ? Ou alors, tout bêtement, il ne peut pas se souvenir où il a garé sa voiture ? C'est d'abord les pneus qui ont dû se dégonfler. Puis, quelqu'un a enlevé les roues. Ça devait être une luxueuse Mercedes de sport. L'accident a dû être grave. De toute façon, on aurait pu difficilement en faire quelque chose. A moins de dépenser une fortune. Faire bouger ce corps musclé, encore magnifique du *coupé* couleur bleu métallique... Ça m'avait vraiment attristé de voir que quelqu'un avait emporté les roues. A moins qu'elles se fussent détachées d'elles-mêmes, qu'elles aient roulées quelque part. Ou alors, un de ces rapaces – un ramasse ordure – qui les aurait vendues pour quelques sous aux puces où à la décharge publique. Par ordre : d'abord les pièces plus petites, plus légères, les rétroviseurs, les phares, l'accélérateur, le pare-brise, puis les sièges en cuir et, à la fin, le moteur lui-même. Le cœur. Ça devait aller vite. Dans la jungle, le corps s'abîme rapidement, il commence à se décomposer, à empuantir. C'est pourquoi il y a ces rapaces, c'est ça cette archaïque hygiène de la nature.

Maintenant, dans le parking, ne luit que la coque comme la pelure d'un œuf de Pâques. La couleur bleue violette s'ouvre sur une petite boîte d'où se dégagent des odeurs qui éveillent des souvenirs insupportables. Malgré tout, le siège arrière est resté intact. Ils n'ont pas pu l'arracher. Un fauteuil confortable, voire même un petit canapé, en peau de veau beige clair. Un soir, rentrant tard chez moi où, à vrai dire, je n'avais pas trop envie d'aller, je me suis glissé dans cette carcasse. Je me suis

couché sur le siège qui sentait toujours le cuir et un enivrant tabac hollandais. Il ne me manquait que la musique, pour me décider d'y passer la nuit. Je me recroquevillai sur le siège et me mis à songer au propriétaire. Qui ça pouvait être ? Il est peut-être quand même encore en vie ? Il pouvait avoir mis une annonce dans le journal comme quoi il vendait son auto par pièces ? « Un marchand d'organes ! » De quoi avez-vous besoin, venez prendre vous-mêmes, servez-vous, donnez ce que vous voulez. Peut-être qu'il finira par ramasser assez de fric pour une Trabant neuve. Un sou est un sou. Pour ça, il ne faut pas beaucoup de philosophie. Poursuivre, continuer la vie à un autre niveau. L'homme est un être modeste, il ne demande qu'à survivre. Je le sais par ma propre expérience. J'admire une Mercedes, mais une Trabant non plus n'est pas si mal, même si elle pue beaucoup. A un moment, j'ouvris la boîte à gants. Elle béait vide. Un parfum de vanille et de bois de santal me chatouilla les narines, l'odeur de l'océan ? Tout au fond, j'aperçus un objet, quelque chose comme un petit carnet. C'était peut-être le permis de conduire, les documents du propriétaire. Je n'osais pas y toucher, l'ouvrir. J'avais le sentiment que le maître de ce véhicule était quand même mort, qu'il avait eu un accident, que c'était sa mort tragique qui avait mené à tout ça, même si je n'avais vu nulle part de traces de sang. A plusieurs endroits scintillaient de petits grains argentés, une sorte de poudre blanche. Je passai ma langue sur le volant : il était salé. Si vraiment dans la boîte à gants c'était ses documents, qui aurais-je vu sur la photo ? Quoique... mais c'était peu vraisemblable. D'ailleurs, quelle importance ça aurait pu avoir en ce moment ? La carcasse n'appartenait plus à personne ou tout aussi bien à tous. Pour le moment, j'en étais le propriétaire. Mais, était-ce vraiment ainsi ? Le parfum grisant du fumeur de pipe m'engourdissait, je sombrai dans le sommeil. Par la suite, je m'y glissais de plus en plus souvent, chaque fois que j'avais un problème avec mes invités. Car mon appartement était toujours ouvert et plein d'amis qui, avec le temps, prenaient l'habitude de se donner des airs supérieurs et de se comporter en maîtres. Je prenais alors un sac de couchage et droit vers le parking ! Je

me faufilais dans cette cosse protectrice, je me glissais dans mon sac et je me repliais comme un fœtus sur le siège arrière. Je mettais les écouteurs qui faisaient pénétrer directement dans mes oreilles *l'adagio espressivo*, la grande vague de la Dixième symphonie jamais achevée d'un compositeur autrichien, et mon bien-être était complet. Autrement, la musique était mon plus sûr compagnon. J'étais un grand amateur de ce qu'on appelle la musique classique, je dois l'avouer, quoi que puissent en penser les uns et les autres. La carcasse était devenue un fait important dans ma vie plutôt pitoyable et ennuyeuse. Je vivais dans la peur que quelqu'un aurait pu me prendre ce refuge, les services de la ville pour l'enlèvement des déchets ou quelque voleur ou marchand de ferraille. Mais là, j'étais impuissant, je ne pouvais que vivre dans l'espoir que cela n'arriverait pas. Avec un voleur j'aurais peut-être encore pu m'entendre, mais avec les services de la ville ? Il n'était pas exclu que le propriétaire lui-même apparût un jour, ce qui aurait pu même être intéressant. C'aurait été amusant de rencontrer quelqu'un qui avait conduit une aussi superbe voiture. J'avais bien arrangé l'intérieur de mon abri. J'avais collé du plastique à la place du pare-brise et des fenêtres qu'on avait arrachées. J'avais aussi une petite lampe à gaz qui éclairait agréablement ce cocon. J'écoutais les gouttes de pluie tambouriner sur le toit métallique, mais j'étais aussi le spectateur invisible de tout ce qui se passait dans la rue. Le plus souvent, j'entendais les conversations des passants, mais parfois aussi les querelles qui se terminaient en vraies bagarres. Grâce à l'insolente jeunesse de notre bourgade, je pouvais être sûr que je n'allais pas m'ennuyer, au moins la nuit. Mais au bout d'un mois, je commençai à y prendre déjà moins de plaisir. J'étais gêné par la restriction de l'espace et souvent, j'avais froid. Cependant, c'était très difficile de rentrer dans mon appartement, je m'entendais de moins en moins bien avec mes invités. A un moment, je leur avais dit de se tirer tous, mais ça avait provoqué un rire général au point où certains se tenaient les côtes, voire même se roulaient par terre. Il y en avait surtout un qui m'énervait, un gros au visage boursoufflé qui zézayait et crachait des postillons. Quand il prenait la parole, tout le monde l'écou-

tait. Je ne connaissais même pas son nom, quelqu'un l'avait amené. Il me dit : Zé vrai, zé ton appartement, mon ami, mais qu'efque ça a à faire, on n'en est pas fenu jusque-là, je suppose que nous avons depfassé l'idée de la propriété prifée. Et puis, n'efst-ce pas, tu t'es installé dans cest auto qui n'est pas à toi et tu n'as demandé l'autorisation à perzonne ? Je suis resté bouche bée. J'ai essayé de lui expliquer quelque chose, mais j'ai soudain senti une grande lassitude et j'ai laissé tomber. Les autres se taisaient, ils savaient bien que je n'allais pas appeler la police à minuit. Même si tout ça me dépassait, j'étais obligé de rentrer dans l'appartement ne serait-ce que pour aller au cabinet ou éventuellement pour prendre une douche. J'avais toujours un peu d'argent, même si je ne savais pas vraiment d'où ni comment, ou alors je ne voulais pas le savoir, mais cela c'était à peine suffisant pour survivre. Avec cette petite somme je ne pouvais aller nulle part, l'idée ne me venait même pas de partir ailleurs, ce qui aurait pu être une solution. Lorsque je me réveillais le matin, les membres engourdis, j'allais d'abord dans la pâtisserie d'à côté pour m'acheter une part de gâteau, un *Schwarzwald-Schnitt*, puis, je m'installais sur le siège de la carcasse pour le manger avec gloutonnerie. Ce cocon était donc mon destin, une solution malgré tout, mais inconfortable. La question se posait parfois pour moi de savoir quel était mon pouvoir d'imagination, ma puissance de rêve et de fantaisie. En observant, de nuit, le capot du moteur je voyais parfois la surface bleutée de l'océan au-dessus de laquelle scintillait l'étoile du soir. Cette merveilleuse voiture devait glisser jadis sur l'autoroute arrosée par les vagues de l'océan. Souvent j'avais froid, très froid. Peut-être avais-je besoin de quelqu'un pour me réchauffer ? Un moment, j'eus le sentiment que le propriétaire de la voiture était une femme, j'en avais même la certitude. Tous les signes allaient dans le sens de cette idée. Une femme qui fumait la pipe. La pipe ! J'étais soudain convaincu que ça ne pouvait pas être un homme. *Eine Mädchen des zerbrechenen Herzes*. Comment était-elle ? J'essayais de l'imaginer, mais je n'arrivais pas à former une image. Blonde ou brune ? Peut-être une mulâtre, *une petite femme noire* ? J'aurais pu résoudre ces

dilemmes rien qu'à ouvrir les documents au fond de la boîte à gants. Je ne voulais pas dissiper l'illusion, me laisser décevoir. Un soir, lorsque je me dirigeais vers mon refuge, j'eus le sentiment qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Je me précipitai et j'ouvris brusquement la porte, déjà prêt à la guerre jusqu'à l'extermination, mais à ma surprise, je trouvai au siège arrière un chaton noir qui me regardait étonné de ses gros yeux bleu turquoises. Ma première idée avait été de le jeter tout de suite dehors, mais je changeai d'avis. Je suis profondément convaincu que les chats transmettent des virus, surtout les noirs. Le contact d'un chat noir provoque indubitablement une grande fièvre, des vomissements et des maux de tête. Un petit chat noir ne pouvait provoquer qu'une légère température, un virus sans conséquence, ce qui à vrai dire, me convenait puisque j'avais tout le temps froid. Je l'ai donc gardé. Autrement, je passais mon temps à évoquer des souvenirs du passé, les bons vieux temps, comme on dit. Par exemple : je conduis au crépuscule ma Trabant rouge-phénix, en fait, celle de mon père, sur la route qui borde l'Adriatique. En bas, dans les abysses, je regarde s'agiter la mer violacée. Dans une descente, je fonce et je dépasse une Mercedes que conduit une jeune fille aux cheveux roux qui voltigent au vent. A la première montée, elle me dépasse sans aucun effort – petite compétition – et me fait même un léger signe de la main. Mais, sur la descente suivante, je la dépasse encore et c'est moi qui cette fois-ci lui fait un petit signe. Et ainsi de suite, de descente à montée, jusqu'à ce que nous rejoignons une route bien droite où elle met les gaz et disparaît en un clin d'œil au loin. Je ne pouvais plus la suivre. Mais je pouvais encore apercevoir à une distance d'à peu près deux cents mètres les contours foncés de la Mercedes qui cognait contre la barrière de protection et se précipitait dans la mer. Je me mets à hurler, je passe bientôt à côté du lieu de la catastrophe sans m'arrêter, je sais que je ne peux être d'aucune aide. Je passe dans un camping une nuit horrible, torturé par le remords. Est-ce moi qui ai provoqué l'accident ? En tout cas, si nous n'avions pas rivalisé, le malheur ne se serait pas produit. Mais le lendemain, je lis dans le journal le titre : « En l'espace

de dix minutes, deux jeunes filles conduisant chacune une Mercedes, se sont précipitées dans la mer.» Une certaine Gerda Anderson (27 ans), une danoise, s'en est sortie saine et sauve, car, n'ayant pas attaché sa ceinture, elle est tombée hors de sa voiture et s'est retrouvée dans l'eau, puis, elle a rejoint la côte à la nage. Quel soulagement ! Le bonheur m'a souri, je veux dire qu'il a souri à cette jeune fille. Mais je lis plus loin : l'autre jeune fille conduisant une Mercedes, qui selon certains témoins, dix minutes plus tard s'est précipitée dans la mer au même endroit, n'a pas été retrouvée et l'on suppose qu'elle s'est noyée. Quand j'y repense, encore aujourd'hui, mon visage s'illumine, puis s'assombrit alternativement.

Comme je l'avais prévu, au bout d'une semaine, j'ai attrapé la fièvre. La température n'était pas très élevée, mon corps a été parcouru d'un frissonnement fort agréable, sans maux de tête et sans vomissements. Pendant que j'étais blotti dans mon sac de couchage, le chaton restait couché sur mes pieds, il ne bougeait pas, fidèle comme un chien. Ça avait duré trois ou quatre jours. Un matin, au réveil, j'étais surpris de voir qu'il n'était plus là. Je compris aussitôt que j'étais guéri, je l'ai presque regretté.

Pendant que je regarde en bas la mer gémissante, je me demande qu'est-ce que cette jeune fille attendait de moi ? De moi qui n'ai presque rien entre les jambes, pour ainsi dire, un espace vide, ce que, bien sûr, elle ne pouvait savoir. Nous arrêter au premier parking et tomber dans les bras l'un de l'autre ? Très banal, tout ça. J'eus à un moment la vision d'une petite sirène émergeant des flots, de ces méchants flots en perpétuelle querelle. Que disait-elle de sa petite voix sifflante qui était au-dessus du diapason des sons que mon oreille pouvait percevoir ? C'était un appel au secours que je ne pouvais pas déchiffrer. Mais l'appel au secours de qui ? Le mien ? La mer avait tout recouvert de son bourdonnement, de son éternel vacarme qui venait de partout, saturant l'espace. C'était toujours ainsi. Une sorte de ravissement m'arrachait à la réalité. Un grand «O»

bleu dans lequel je tombe et je tombe infiniment. Je tressaillis, et cette vision disparut. Mais cela aussi, par étapes, les bulles ultramarines devenant toujours plus vaporeuses. La mémoire se fragmentait, s'amenuisait, mais n'arrivait pas à passer dans l'oubli.

L'APPARTEMENT

*Si quelqu'un pénètre dans l'appartement d'un poète
Qu'il sache que le mobilier le domine...*

Quand je tombais malade, en général, je ne mangeais rien, la nourriture me dégoûtait. Cela durait plusieurs jours. Mon estomac, tout simplement, ne fonctionnait plus. Au début on me faisait des reproches, on me disait que l'inanition pouvait même être dangereuse, je n'écoutais pas les conseils. A présent, je n'avais plus personne pour me tendre un verre d'eau et encore moins pour me forcer à manger quelque chose ou quelqu'un. Quand je guérissais, mon appétit revenait. Ces premières bouchées étaient toujours très consolatrices. Mais dans ma coque où je gisais malade, je n'avais pas de nourriture, rien qu'une bouteille d'eau. Je devais sortir pour faire quelques courses, puis, aussi, monter dans l'appartement pour aller au cabinet. Donc, tout d'abord, un saut dans la pâtisserie pour m'acheter mon *Schwarzwald-Schnitt*. Mais cette fois-ci, le goût du sucré me donna une espèce de nausée, sans doute à cause du virus, et je me dis qu'un bourek au fromage ou quelque chose de ce genre m'irait mieux. Juste à côté de la pâtisserie, se trouvait une boulangerie avec un jardinet où il y avait deux ou trois tables. Je m'y installai et, très épuisé, je dévorai un bourek encore fumant qui venait de sortir du four. D'un seul coup, mes intestins se mirent en marche et je dus courir vers l'appartement. Mais les WC étaient occupés, c'était le gros qui était dedans. J'étais furieux. Je le priai de se presser car je ne pouvais pas attendre, à quoi il me dit de patienter. Je me mis à frapper contre la porte, mais il s'en foutait. Je songeai à la salle de bains ou il y avait aussi des toilettes, mais elle était occupée. Je courrais du cabinet à la salle de bains alternativement, sans aucun résultat. Je fis dans ma culotte, pas trop, mais ça m'avait un peu

soulagé. Triste, en effet, et ce, dans mon propre appartement ! Mais je n’y étais pas le maître, je n’inspirai de respect à personne, on ne me prenait pas au sérieux. Le propriétaire de cet appartement était, en fait, mon père, médecin militaire, qui changeait constamment de lieu de résidence. Quand j’étais petit, je déménageais avec lui, mais dès que je devins majeur, je décidai de ne plus quitter Djurvidek. Où était à présent mon père, Dieu seul le sait ? Sans doute dans quelque ville au bord de la mer. Cela faisait deux ans depuis la dernière fois qu’on s’était parlé au téléphone. Il m’avait prié de remplir pour lui quelques formalités administratives, mais j’avais la flemme. Lorsque j’étais enfant, nous étions très proches. Mon père était inquiet pour mon avenir, il m’aimait. Mais dans la puberté, je m’étais retranché dans un isolement total et je m’étais complètement fermé par rapport à lui. Je sentais avec un certain sadisme que je lui faisais beaucoup de mal. Une fois je l’avais vu dans l’anti-chambre en train d’essuyer des larmes. J’étais impitoyable. Il était la seule personne envers laquelle je pouvais être aussi cruel. Il s’était retiré de son côté, il avait respecté ma liberté. Ils sont passés pour toujours ces merveilleux moments lorsqu’il me conduisait sur sa bicyclette par une soirée d’août, et que moi, me balançant sur le siège avant, j’essayais de vérifier à quel point il était capable de maintenir l’équilibre. Pour lui, la vie, c’était la discipline, une série de règles qu’il fallait respecter. Il vivait ainsi. Cependant, vis-à-vis de moi, il était impuissant. J’ai grandi sans aucune contrainte, livré à mes instincts comme un petit animal. Mon père avait essayé de me discipliner, mais il s’était vite lassé, car ma résistance était singulièrement violente, pour ainsi dire, intraitable. J’étais en effet un être sauvage. Je me bagarrais dans les rues et le plus souvent je rentrais à la maison roué de coups. Une fois, à l’école, j’ai frappé un camarade de classe. C’était un garçon pauvre qui avait sans doute très faim et ne pouvait pas attendre son tour pour obtenir sa tranche de pain avec de la marmelade accompagnée d’une tasse de cacao. Sa façon de bousculer les autres pour obtenir son goûter sans attendre son tour, m’avait énervé et je lui avais flanqué une baffe si forte que son nez s’était mis à saigner. Notre prof prin-

cipal qui était très sensible à la question sociale avait aussitôt averti mon père. Au bout de deux jours, en rentrant de l'école, je m'aperçus qu'il était en colère. Il me fit asseoir devant la table de la cuisine, puis, ayant brusquement sorti derrière mon dos son sabre d'officier il s'écria : « Assez ! », et il planta son sabre en plein milieu de la table qui se fendit en deux. Je fus terrorisé. Mon père ne prononça plus aucun autre mot, il me tourna le dos et sortit de la cuisine. Il m'avait étonné, j'ignorais qu'il était capable d'un geste aussi violent et, à vrai dire, ce n'était pas sans effet, j'avais changé. Mon père était de petite taille, râblé, il n'avait pas de cou, il était très fort. Maman nous a quittés quand j'avais à peine dix ans, elle s'est remariée à un hippie bien plus jeune qu'elle. Mon père lui avait pardonné, mais j'appris plus tard par un voisin que, ayant rencontré ce mec dans la rue, il l'avait frappé avec une telle violence que l'autre s'était retrouvé les reins cassés sur le carreau. Heureusement, ça s'est arrêté là. Parfois, je pensais à maman, j'étais tenté d'aller la retrouver – elle vivait dans une ferme au sud-est de la Serbie – mais je ne l'ai jamais fait, j'avais une sourde peur de cette rencontre ou, peut-être, de la rencontre avec cet homme, qui peut savoir ? Autrement, elle était originaire de Serbie, de Homolje, elle est, pour ainsi dire, rentrée au bercail. La table de la cuisine est restée telle quelle, coupée en deux, pendant des années personne n'avait songé à la remplacer, elle me rappelait de façon insistante ma culpabilité. Notre appartement était joliment meublé. Lorsque nous avons déménagé du centre vers la partie sud de la ville, au bord du Danube, nous avons changé tout le mobilier. Mon père avait beaucoup d'argent, les salaires militaires étaient énormes. Pour le salon, nous avons acheté des meubles que les vendeurs nous avaient présentés comme le dernier cri du design suédois. Sur le dos de chaque pièce étaient gravées les lettres : « Ber ». Nous étions des propriétaires fiers, je me ventais à l'école de ce privilège dont peu pouvaient bénéficier. Plus tard, j'avais vu par hasard dans une encyclopédie d'art la photo de notre chambre. C'était clairement dit qu'il s'agissait du travail du célèbre designer Bernard Bernardi, d'où sans doute ce « Ber ». Donc, nous possédions quelque chose d'une grande va-

leur, une œuvre d'art originale, conçue à l'époque de la reproduction technique, ce qui était un paradoxe qui valait de l'or. Je savais avec certitude que ce mobilier était la dernière chose de la maison que j'allais vendre au cas où je serais vraiment dans le besoin, que dieu m'en garde. Le mobilier était conçu selon une stricte abstraction géométrique sous la figure dominante du cube, fabriqué en chêne clair et en peau de veau noire. Pour être franc, il était assez inconfortable, mais un pur plaisir pour l'œil. C'était un vrai délice que de regarder ces merveilleux éléments. De l'art pur ! Lorsque maman est partie, nous deux avons continué à vivre comme des hommes. Oui, je suis resté avec mon père. Pour lui, c'était normal, étant donné qu'il était militaire et qu'il vivait la plupart du temps dans le monde des hommes. J'avais pas mal de camarades que j'amenaient à la maison et mon père aimait discuter avec eux. Il devait être un peu frustré, car moi-même j'étais plutôt taciturne. Mais plus tard, quand il a été muté dans une autre ville, et que moi j'ai décidé de rester à Djurvidek, les choses se sont visiblement dégradées, comme je l'ai déjà dit, je n'étais plus le maître de mon lieu, je n'avais pas l'autorité de mon père. Les gens ont commencé à abuser de cette situation, l'appartement est devenu un lieu d'hébergement. Si quelqu'un n'avait pas où passer la nuit, il savait où il pouvait trouver asile. Ils n'avaient aucun scrupule, ils venaient d'on ne sait où, sous la bannière : « réunissez-vous bonnes gens, il y aura de la place pour tous. » On discutait surtout politique, mais le football aussi était un sujet privilégié. C'était ainsi à l'époque où mon père était là, et ça avait continué après son départ. On commentait les retransmissions télévisées car rares étaient ceux qui allaient voir les matches. Même si le football m'intéressait, je ne me lançais pas trop dans les discussions, la plupart du temps je me taisais et écoutais les autres tant que j'en avais la patience, mais à la longue ça commençait à m'énerver. Sans parler de la politique ! Je ne comprenais pas que quelque chose ait pu avoir une telle importance dans la vie d'un être humain. Puis, un tout autre sujet accapara l'attention générale. C'était l'Astéroïde, en fait la théorie de la catastrophe, la menace du choc de l'Astéroïde avec la Terre. Enfin, pour notre bonheur ou

malheur, il y avait l'univers, une cruelle consolation pour toute la bêtise humaine. A la menace de la bombe atomique, cette vieilleries technologique qui avait tant marqué mon enfance, s'était substituée la menace, ou plutôt la peur, de l'Astéroïde. On y voyait un signe annonciateur de la fin des guerres sur la Terre et le commencement de l'union des ennemis terrestres contre l'ennemi commun de l'univers. D'ailleurs, cet Astéroïde avait pu être aussi une terrible bombe lancée d'une planète inconnue de nous qui allait définitivement détruire la race humaine et ce jardin d'Eden dans lequel nous vivions. C'était peut-être Dieu lui-même qui nous menaçait à cause de tout le mal qui avait été fait et qui continue à se faire dans la guerre permanente entre les hommes. Au départ, j'avais gardé quelques amis depuis l'époque du lycée. Très vite, ils avaient commencé à amener leurs amis. Ainsi la règle s'était installée : les amis de mes amis sont mes amis. En effet, un peu trop bête. Lorsque mon père est parti, la situation dans l'appartement ayant radicalement changé, par pure précaution, j'ai fermé à clé la chambre où se trouvaient les meubles de Bernardi, j'avais voulu les préserver à tout prix. En effet, ce geste, je l'éprouvais comme une sorte de mesquinerie de ma part, je rougissais de honte devant moi-même. J'avais entassé tous ces précieux morceaux au milieu de la chambre et les avais recouvert de draps blancs pour les protéger de la poussière. Cette poussière pannonique est un véritable fléau, si vous ne vous en occupez pas, vous devez la ramasser plus tard avec des pelles. Puis, j'avais ficelé l'ensemble avec une fine cordelette, et je l'avais emballé en une sorte d'immense ballot biscornu tant et si bien que ça pouvait ressembler à une œuvre d'art contemporaine. Mais personne ne pouvait l'admirer puisque personne n'y avait accès. Une création artistique géniale languissait dans la pénombre de la chambre. J'avais dit que mes invités étaient irrespectueux, sans gêne, pour ne pas dire insolents. Au bout d'une demi-heure, le gros, enveloppé d'une grande serviette verte, sortit avec nonchalance de la salle de bains, en chantonnant. Je restai bouche bée : comment comprendre cette chose, n'était-il pas tout à l'heure dans les petites toilettes lorsque je frappais sur la porte et l'implorais de sortir ?

Berlinić, mon camarade de lycée qui l'avait amené dans l'appartement, était encore en train de se prélasser au lit. Tout à coup, du petit WC surgit un type que je ne connaissais même pas, il me tourna le dos et se précipita vite fait dans la chambre. Ni salut, ni bonjour. J'étais terriblement en colère, avec ma culotte souillée. Je leur dis : Mon père rentre bientôt, vous allez voir ce qui va se passer, avec lui, vous ne pourrez pas vous foutre de moi comme vous le faites ! Je crois que j'avais réussi à les inquiéter. Ils se taisaient. Même le gros, cette fois-ci, n'avait pas de commentaire. Mais il marmonnait quelque chose dans sa barbe. Allez, dis, ce que tu voulais, lui lançai-je, résigné, à quoi il répondit : Qu'a-t-il à fenir, si sa femme ne l'attend pas ici ? Le sang me monta à la tête mais j'inspirai profondément et je comptai jusqu'à dix. C'était comme si j'allais m'évanouir. Berlinić sauta du lit et me demanda si j'avais un malaise. Tire-toi, lui rétorqué-je et je courus vers la salle de bains.

Autrement, je n'étais pas très porté sur la propreté. Je me lavais rarement. Dans la puberté, je restais des mois sans utiliser la baignoire ou la douche. Personne n'osait rien me dire. Je chlinguais comme un putois. J'avais peur que derrière la propreté il n'y eût aucun corps et aucune intelligence. Et puisque c'était ainsi, mieux valait un corps malingre livré à la saleté, qu'un corps malingre, pour ainsi dire nul, mais extérieurement soigné et parfumé. Voire même, un corps souffreteux, livré à la crasse, avait quelque chose de singulier, c'était du moins ce qui me semblait. C'était ma réponse aux défauts auxquels la nature m'avait condamné. Si je suis né nul, ni beau, ni intelligent, j'avais quand même ma revanche. Je savais comment je pouvais compenser mes tares. Tout simplement, la crasse était ma consolation. La puanteur de la crasse me semblait quelque chose d'irréductible, quelque chose qui marque une différence. Un surplus précieux. Il est vrai, en prenant de l'âge, je commençai, je ne sais pourquoi, à devenir un peu plus soigneux. Mais je me sentais de plus en plus pauvre. Car en fin de compte, il faut renoncer à tout, même à la saleté. Le soin de soi est une sorte de

pauvreté physique et mentale. S'il en était ainsi, je me disais surtout qu'il fallait en premier lieu se libérer de la connaissance, cette peste, bien avant la pauvreté physique et mentale. Mon problème c'était que je n'avais pas d'ennemis naturels, je ne pouvais m'affronter à personne. En revanche, je croyais aux sciences occultes et c'était la source de ma méfiance permanente et de mon insécurité dans la compagnie des autres. Je considérais qu'au niveau de la conscience tous les gens savaient qu'il fallait faire le bien, mais la bête sauvage profondément enracinée dans chaque individu, redoute en autrui un ennemi et un rival qu'il faut déconfire.

J'avais quand même une distraction personnelle dans laquelle j'avais entraîné aussi Berlinic : c'était l'alchimie, une antique science, mais aussi, la sorcellerie et la magie en général. J'achetais toutes sortes de littérature populaire où je pouvais m'informer sur ce domaine. J'avais par exemple tous les livres de Živodrag Milanković Starvinski, qui avait la réputation d'être la plus grande autorité dans le domaine de l'occultisme dans nos espaces. Bien sûr, cela ne suffisait pas pour acquérir des connaissances approfondies, mais j'en savais quand même quelque chose. Cela me suffisait. Je savais ce qu'est le *nigredo*, je savais distinguer l'alchimie *extérieure* et *intérieure*. Mes réflexions et mon imagination se nourrissaient surtout de la notion de *nigredo*, ce plus bas niveau de la matière, l'humus sur lequel poussent des fleurs splendides, des boutons invraisemblables. Je n'avais aucune idée comment j'aurais pu m'occuper pratiquement de l'alchimie, c'aurait été trop compliqué, mais les notions ou plutôt les symboles alchimiques, étaient comme incrustés dans ma personne. Ils alimentaient souvent aussi mes rêves. Je rêvais qu'une *plaque rouge* me tranchait le corps à la hauteur du ventre, ou qu'une boue noire régurgitait de ma bouche, ou encore, que, tout nu, j'étais badigeonné *d'or* liquide, et autres bizarreries de ce genre. Sans parler des rêves où je planais dans les airs, mais ça, c'est trop banal.

MON IDÉE

*La plus haute étoile de l'homme !
Toi qu'aucun désir n'atteint...*

J'ai toujours eu un penchant pour la réflexion, mais je n'aimais pas travailler, je ne forgeais pas de projets d'avenir. En d'autres termes, j'étais un exemplaire du rebut, du déchet humain. Encore enfant, je me disais qu'il fallait avoir une idée conductrice, quelque chose qui allait marquer de façon inconditionnelle ma vie, mon existence. Je m'acharnais obstinément à trouver cette idée, ou alors j'espérais que c'était elle qui allait me trouver, quelque chose comme une vocation, un appel qui me viendrait du lieu le plus haut. Je commençais à entreprendre quelque chose et, très vite, j'abandonnais mon projet, je me rendais compte que je me fourvoyais, j'étais certain que ce n'était pas ça. Même si cette hésitation pouvait avoir aussi une autre explication, la peur, par exemple. Je sentais que la voix qui m'appelait était un leurre et j'allais chercher ailleurs. J'arrivai ainsi à l'idée du « calcul le plus favorable ». Qu'est-ce que c'était ? J'étais convaincu qu'il était impossible de comprendre ou de calculer ce qu'on avait de meilleur à faire de sa propre vie, mais qu'il était possible de calculer le moindre mal que nos agissements pouvaient causer aux autres, et par là même le moindre dégât pour soi-même. Empocher le fric, mais pas tout. Se mêler le moins possible de la vie des autres. Il est toujours possible de calculer jusqu'où on peut aller, même si cela n'est exact que relativement. En fait, il y avait là une idée de modération et de pitié, rien d'original. Que l'action ait ses limites c'est parfaitement justifiable, ce qu'on ne pourrait pas dire de la réflexion, elle n'a de sens que si on est capable d'aller jusqu'au bout, sinon, ça ne correspond à rien. Nous pouvons penser n'importe quoi, mais l'engagement ou encore le désœuvrement, c'est l'essentiel. L'opinion, en dernière instance, est

sans importance, elle ne fait que diviser les gens et cela, sans raison valable. Mais quel est le mal dans tout ça ? C'est qu'aussi elle les rassemble et les aliène, ils deviennent des étrangers. Chaque discussion, conflit d'opinions, se termine par des aboiements et par une quinte de toux. Et à quoi bon alors tant d'histoires ? Toujours l'un finit par blesser l'autre et l'affaire se résout au tribunal ou par un duel. Ou alors, elle ne se résout pas. Ne reste que la haine jusqu'à la fin de la vie qui vous corrode comme un vrai poison. Et tout ça, c'est parce que les gens, quand ils ont des idées, quand ils exposent leurs opinions, n'ont pas de mesure, s'emportent, s'aveuglent sur tout le reste, se leurrent en croyant avoir accédé à la vérité, ne peuvent pas reculer. Mais tous ceux qui sont obsédés par la vérité ou fascinés par la justice, sont terribles, il faut les fuir comme la peste. Le meilleur raisonnement c'est : bon, d'accord, voyons la fin. Se rapporter à l'autre, c'est la « ré-flexion » intime de chaque individu, une attitude par rapport à soi-même. Est-ce qu'il peut y avoir là d'objectivité, sans que ce soit un leurre ? Peu importe ce que nous pensons des autres, cela ne les atteint pas. Bien sûr, notre comportement les atteint, cependant, le comportement agit avant tout sur l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. J'avais découvert ainsi la dimension esthétique de toute cette affaire, c'était « l'idée de la décence ». Dans la vie, le plus important, c'est d'être décent, de se comporter correctement. Dire bonjour à tout le monde, éventuellement échanger quelques mots. Que des conventions, bien sûr, oui, mais se garder d'aller au-delà, s'incliner légèrement ou effleurer de la main le bord de son chapeau, si on en porte un. J'ai vu tel ou tel et il m'a vu aussi hier soir sur le boulevard ou dans le parc. Même si, plus tard, j'avais constaté la pauvreté de cette conception, j'ai continué à me comporter correctement et aimablement, sauf que je n'ai pas tenu jusqu'au bout. J'avais compris que mon idée conductrice pouvait être n'importe quoi, un objet qui représente, ou plus exactement dissimule l'idée qui en elle-même est en fait insaisissable. Il fallait tout simplement être patient, suivre une voie et on finirait par arriver à un quelconque résultat. L'étoile du berger ! C'est pourquoi j'aimais les Mercedes, tu ne fais que te-

nir le volant et l'étoile sur la calandre te mène on ne sait où. Dans le précipice – dans le précipice ?! Mais il ne faut pas foncer, il faut ralentir la vitesse, conduire lentement. Donc, encore, la modération, c'est à dire la modestie, même dans la rivalité. Oui, mais... Non. Pas tout-à-fait. Plutôt Oui, toujours Oui, mais avec retenue. Je compris à un moment que je cherchais une idée dont j'étais l'incarnation. Je languissais après moi-même, après mon essence propre. Je ne pouvais pas la découvrir, j'étais tout-à-fait semblable aux autres. Identique, oui, mais différent. Je me demandais : en quoi est-ce que je me distingue des autres gens, où est ma particularité ? Cette différence était minime et peut-être tout-à-fait négligeable. Il suffisait de me dire combien il y avait de gens talentueux partout, combien de bons footballeurs, combien d'hommes intelligents, courageux, beaux, combien d'extraordinaires chanteurs, tous vraiment singuliers, et je ne pouvais pas ne pas éprouver un peu d'envie. Je n'étais pas particulièrement intelligent, je n'étais même pas beau, quant au courage, mieux vaut ne pas en parler. La médiocrité était mon fatum. D'ailleurs il y a peu de gens tout à la fois courageux, intelligents et beaux. La plupart ont des talents dans un sens plus restreint, il n'y a plus de ces grands esprits, de ces ingénieurs de la Renaissance. Mais il suffit, par exemple, d'être intelligent et courageux, il n'est pas indispensable d'être beau. Ou alors, beau et courageux, et la cervelle creuse. Ou beau et intelligent, mais sans courage. Même si ça, à vrai dire, ne vaut pas grand chose. Il suffit peut être d'être tout simplement sympathique. On arrive ainsi à une proximité avec les autres. On aurait pu dire que j'étais sympathique, rien de particulier, mais beaucoup de gens me traitaient avec bienveillance, je sentais leurs regards aimables. C'est ainsi que je me suis fait de nombreux amis, ce qui a eu pour conséquence la situation actuelle : la maison pleine d'invités. Ça m'a rendu fou. Il n'y a là rien de surprenant, souvent les gens sympathiques deviennent fous. Après, les amis s'étonnent : Et pourtant, il était si doux, qu'est-ce qui lui prend maintenant ? Un fou plutôt paisible, ça oui, je n'étais pas dangereux pour l'entourage, mais, qui sait ? On m'a laissé vivre en liberté, par bonheur ou par malheur on ne m'a pas enfermé

dans un asile. Mais comment savais-je que j'étais tombé dans la folie ? Un fou ignore qu'il est fou, éventuellement il devine vaguement que quelque chose ne marche pas. Ou alors, quelqu'un arrive à l'en convaincre. Le convaincre de quoi ? Je veux dire du fait qu'il est devenu fou. Dans mon cas, je n'avais besoin de personne pour me l'expliquer, je savais que j'étais devenu fou, j'en parlais ouvertement à tout le monde. Au départ, ils n'ont pas voulu me croire, ils s'imaginaient que je plaisantais, mais petit à petit on a commencé à me regarder avec suspicion, et certains faisaient un grand détour pour ne pas me rencontrer. En fait, la folie était ma dernière idée. Je marchais en aboyant, je parlais avec moi-même, je prenais les allures d'un animal. Ce qu'on appelle le monologue intérieur s'est extériorisé, est sorti dans la rue, il s'affichait. Mais ce raisonnement est insensé : le monologue ne peut être qu'extérieur, et nullement intérieur, lorsqu'il s'agit de l'intériorité, il s'agit toujours d'un dialogue. A l'intérieur, il y a au moins deux : celui qui suggère et celui qui répond. Si je marche dans la rue et parle à haute voix, s'il n'y a personne à proximité pour m'entendre et pour éventuellement me répondre, c'est en fait un monologue, mais un monologue extérieur. Un monodrame. Il m'arrivait de pousser un cri dans quelque coin de rue, de grogner comme un porc : maman, pourquoi nous as-tu abandonnés ?! Le plus souvent je m'adressais à elle : Papa mourra, je resterai seul, j'ai terriblement peur de rester seul, maman ! Il t'a tout pardonné, pourquoi ne rentres-tu pas à la maison ? Le plus grand problème avec la folie, c'est qu'elle est très moche à voir. On se couvre de honte publiquement. Il n'y a pas de folie si elle ne se montre pas. Mais c'est cette laideur qui me plaisait. J'en avais marre d'être sympathique. J'avais besoin qu'on me plaigne. On m'avait élevé sans Dieu, mon père était athée. Mais il se peut qu'il faisait semblant, qu'il croyait en cachette. Je l'ignore. Une fois, je devais avoir seize ans, maman était venue à Djurvidek pour régler quelques affaires administratives, elle nous avait rendu visite. Mon père l'avait aimablement accueillie, mais il n'avait pas prononcé une seule parole, il l'aimait encore. Malgré sa quarantaine passée, elle était encore séduisante. Elle était grande, du genre manne-

quin, la peau blanche sans un poil, les cheveux noirs d'ébène et de grands yeux un peu écartés. Ce qui la rendait intéressante, c'était que ses yeux n'étaient pas de la même couleur : l'un était bleu turquoise, l'autre, gris. Ce détail disait peut être quelque chose sur son ambivalence, sur son caractère versatile. A cette époque elle était habillée dans le style hippie, elle portait une longue tunique parsemée de petites fleurs et avait autour du cou et sur les poignets, toutes sortes de colifichets en ambre et en jade. Elle sentait le patchouli. Elle fumait une petite pipe, du tabac hollandais, du Samson. Nous étions assis l'un en face de l'autre, et nous nous efforcions de parler. J'étais très confus, je n'arrivais pas à répondre normalement à ses questions, en fait, je faisais semblant, j'étais déjà dans la phase de recherche de mon idée conductrice. Je marmonnais quelque chose d'incompréhensible. Elle s'était levée, j'avais fait de même, elle m'avait pris dans ses bras, j'avais ressenti quelque chose d'étrange, quelque chose que jamais jusqu'alors je n'avais éprouvé. Ayant appuyé ma tête sur son épaule, j'avais vu mon père qui nous observait de l'antichambre. En partant, elle m'avait dit de venir à Radjevica où elle vivait dans une communauté hippie, sur les pentes de Stara Planina. Je lui avais promis que je viendrais pendant les vacances d'été. En sortant, elle avait laissé la porte entrouverte. Elle savait qu'on ne la fermait jamais. Néanmoins, lorsqu'elle était arrivée elle avait sonné, comme si elle avait cherché la permission d'entrer. L'habitude de la porte ouverte datait de l'époque de ma première enfance. Il y avait chez moi un symptôme névrotique, une phobie, la peur panique de ne trouver personne à la maison. Lorsque je rentrais de l'école, je ne pouvais pas supporter l'intervalle de temps nécessaire pour que l'un des parents m'ouvrît porte. Si la porte était fermée à clé, j'étais saisi d'effroi. Donc, la porte devait toujours rester ouverte, ce qui signifiait qu'il y avait quelqu'un, maman ou papa, peu importe. Il est intéressant que je n'avais jamais pensé qu'il pouvait y avoir quelque part une tierce personne. Un concierge, par exemple, quelqu'un qui laisse passer ou interdit de passer. Je n'avais pas beaucoup d'imagination. Une fois cette règle établie, lorsque, rentrant à la maison, je voyais que l'un

des parents était là, on finissait par fermer la porte à clé. Du moins, au début. A la longue, même après mon arrivée, on la laissait le plus souvent ouverte, jusqu'à ce que ce système ouvrir-fermer fût complètement oublié, si bien que la porte restait ouverte jour et nuit, et n'importe qui pouvait y entrer. Je ne sais comment, quelque temps après le départ de ma mère, ma phobie de la porte fermée avait disparue. Mais mon père continuait à la laisser ouverte comme s'il espérait un retour imprévu de quelqu'un : si maman était par quelque miracle rentrée, il l'aurait accueillie sans aucun reproche. Bien plus tard, à l'époque où je cultivais l'idée de la folie, j'étais devenu très solitaire. Mais au bout de quelque temps, je me trouvai, je ne sais comment, entouré d'une espèce particulière de gens, de ceux qu'on pouvait appeler les « humiliés et offensés ». Eux, visiblement n'étaient pas gênés de ce que je marchais dans la rue en me parlant à moi-même. Au contraire, ça les attirait. Ils m'avaient reconnu comme l'un des leurs. J'avais peur de la solitude et je n'étais plus dans la position de pouvoir choisir, j'ai donc accepté leur compagnie. Lorsque mon père, en tant que médecin militaire, était muté par son service dans une autre ville, j'avais pris la résolution de rester à Djurvidek. Cela devait arranger mon père, il avait sans doute peur d'être compromis par mon comportement, en fait, il avait honte de moi. Il avait jugé que je pouvais m'occuper de moi-même, j'avais déjà la vingtaine. Il se peut qu'il avait quelques hésitations, mais la seule nouvelle de son départ m'avait soudain dégrisé, j'avais mis fin à mes bêtises. J'avais décidé de vivre sans aucune idée, tout simplement, exister. Mais qui sait ? N'avais-je pas inconsciemment souhaité me rapprocher de mon père, dans l'espoir de le voir manifester lui-même le désir de m'amener avec lui ? En tout cas, j'avais arrêté de provoquer mon entourage. J'étais devenu un jeune homme des plus ordinaires, comme des milliers et des milliers d'autres. J'avais choisi de m'inscrire en histoire de l'art, même si mon père eût aimé que je fasse des études de médecine pour continuer la tradition familiale. Désir utopique, bien sûr. Il m'avait laissé l'appartement et il m'envoyait de l'argent par la poste, ce qui pour lui résolvait tous les problèmes. Par ailleurs, il espérait

que cette nouvelle situation allait motiver ma mère pour venir plus souvent me rendre visite. Et il savait très bien que moi, je n'avais besoin que de maman et de personne d'autre.

Pendant que mon père vivait avec moi, comme je l'ai déjà dit, j'avais pas mal de camarades qui passaient à la maison. Même s'ils préféraient discuter avec lui plutôt qu'avec moi, ils continuèrent à venir après son départ, mais alors, il leur arrivait de plus en plus souvent d'y passer la nuit. Tout simplement, ils s'éternisaient dans leurs discussions et ne songeaient plus à rentrer chez eux, s'ils en avait un ! Cela ne me plaisait pas, mais comme je détestais l'égoïsme, j'étais prêt à tout supporter, pour rester gentleman. Mon idéal, c'étaient les vies des poètes et des artistes, je m'en nourrissais beaucoup à cette époque. L'élégance, l'abnégation, je les plaçais au-delà du confort qui était toujours lié à la cupidité, aux habitudes mesquines du petit bourgeois. Mais la souffrance que j'endurais provoquait souvent la mauvaise humeur et dans certaines situations je montrais mon vrai visage, le visage d'un mollasson vaniteux. Je n'aimais pas l'orgueil, mais je n'arrivais pas à m'en défaire complètement. La bienfaisance était une lourde obligation. Je refusais opiniâtrement la propriété privée. Ce qui est à moi est aussi à toi, à tous. Avec cette attitude j'arrivais même à provoquer les gens, à les tester. Je pouvais voir quel genre de type c'était. J'étais toujours curieux, mais pas vindicatif, ça, jamais. Pour être vindicatif, il faut aussi du courage et c'est ce qui m'avait toujours manqué.

LE SEXE ET LA POLITIQUE

Des bananes et du chocolat, personne n'en manquera !

Je ne m'aimais pas moi-même. Souvent je m'imaginai comme quelqu'un d'autre. J'avais envie de changer de sexe, j'avais des prédispositions pour cela. Mes testicules n'étaient jamais descendus. Mon pénis, en érection, mesurait trois centimètres. A partir de ma majorité j'avais le droit de faire une demande à la commission médicale pour discuter cette situation. Les réponses de l'urologue et du gynécologue étaient positives. On pouvait résoudre ce problème par une opération. Mais chez le psychiatre, toute l'affaire s'est embrouillée. Le premier considérait que c'était trop tard, qu'il aurait fallu le faire bien avant. Le deuxième, au contraire, affirmait que c'était prématuré, qu'il fallait réfléchir, que je n'étais pas encore assez mûr pour apporter une telle décision. A sa question quel était le sexe qui m'attirait, j'avais répondu brièvement et clairement : le féminin. Même si j'étais convaincu qu'il n'existait aucun sexe, ni féminin ni masculin. Mais je ne voulais pas le troubler, je ne songeais qu'au moyen le plus simple de réaliser mon désir. Bien sûr, sa question suivante était : Expliquez-moi pourquoi vous préférez être une femme ? Si les femmes vous attirent, vous êtes un homme. Précisément pour cela, lui répondis-je, je veux être une femme parce que les femmes m'attirent. Ce qui m'attire, c'est la *féminité*, je veux un pur et essentiel amour féminin, les hommes ne m'intéressent nullement au point de vue sexuel. Moi, comme *femme d'une femme*, j'ai besoin de la tendresse d'une femme, rien de plus. Je ne comprends pas ce que signifie cela « *femme d'une femme* » me dit-il. Ce que je peux en conclure, c'est l'amour lesbien ! Vos souhaits sont contre nature, conclut le psychiatre (autrement, grand chrétien : invraisemblable, mais

sur son bureau d'ébène noir était posée une crucifixion en argent). Nous avons le devoir de vous soigner et de vous aider à vous débarrasser de ces idées erronées. Et il ajouta : Je ne suis pas sûr que vous n'êtes pas en train de plaisanter. Vous êtes tout simplement un homme, tel quel, mais quand même un homme. Donc, ce que vous dites, ce ne sont que des bêtises. (Ce qui peut-être n'était pas loin de la vérité.) D'ailleurs, si vous souffrez d'une infériorité à cause de la taille de votre pénis, on peut vous aider, par une opération, cet outil, on peut pas mal l'agrandir. Il a dit « outil », quel vilain mot ! Cela n'entre pas en considération, lui dis-je, je n'éprouve aucune envie d'avoir un pénis, ni grand ni petit. Je n'en ai absolument aucun besoin. Il n'y a pas de sexes, je suis la *femme d'une femme*, tous les hommes sont des femmes et les femmes ne sont que des femmes ! Bien sûr, ça s'est terminé par un refus. Mais cela ne m'avait pas trop déçu, je savais que j'allais trouver une quelconque distraction dans cet état indéfini dans lequel j'étais. A la limite, je pouvais réaliser cette chose, je veux dire ce changement de sexe, quelque part ailleurs, mais c'était trop compliqué. Je pouvais partir en Chine ou au Brésil, où on aurait accepté de m'opérer sans trop de problèmes. Mais pour une telle entreprise, il fallait avoir de l'argent et beaucoup d'énergie, il fallait du courage, ce que je n'avais pas. Par dépit, je décidai de parler au féminin. Je n'en éprouvais aucune honte. Une fois, je rencontrai Berlinic dans la rue et lui dis : je suis vraiment contente de te voir grimper aussi vite en politique, ne crois pas que je ne serais pas moi aussi heureuse de devenir membre du Parti, mais je n'ai pas réussi à faire ce pas décisif. Il me regardait avec un incontestable sentiment de malaise, il avait même rougi. J'ai continué comme si de rien n'était. J'aurais été bien satisfaite par le moindre signe de votre part, mais vous n'avez pas cherché à m'encourager, dommage ! Il a commencé à marmonner quelque chose, comme quoi il était très pressé, puis il m'a tourné le dos, a disparu à grands pas au coin de la rue. Même si je n'avais aucune mauvaise intention, cette rencontre était comme le signe précurseur de la chute prochaine de Berlinic, elle indiquait son incertitude élémentaire, son essentiel manque de confiance en lui-même. Tout simple-

ment, il n'avait pas de réponse à la provocation. Même s'il n'y avait pas chez moi d'intention provocatrice, il avait interprété mon comportement comme une blague. On eût pu dire qu'il n'était pas au clair avec sa propre virilité, son propre sexe. Ou alors, il devait penser qu'il était absurde de parler avec moi de politique, de sa carrière qui pour lui était quelque chose de sacré. Et de fait, dans son inconscient, la politique était une chose exclusivement masculine. Lui-même, en tant qu'homme, devait manquer d'assurance, il devait avoir une incertitude élémentaire, profondément enfouie, concernant son sexe, qui devait le ronger. Je l'avais involontairement déstabilisé avec *ma politique*, avec ma folie. Ainsi, j'avais continué à troubler les gens dans la rue chaque fois qu'une occasion se présentait. Mais je n'avais pas l'intention de me travestir. Si j'avais commencé à m'habiller en femme et de ressembler à une femme, ma façon de parler au féminin aurait eu moins d'effet, aurait moins choqué. Tout simplement, tu rencontres un homme ou une femme décente, et, paf, tu commences : Je serais particulièrement contente si vous me permettiez de vous faire une petite caresse... Ou encore : Je regrette sincèrement si je vous ai surprise avec mon caca tout frais. On aurait pu penser que tout cela était encore une de « mes idées », ma folie. Mais non. Cela était venu tout à fait spontanément, c'était l'expression d'une révolte intérieure de ne pas pouvoir vivre à sa guise. On était à l'époque de l'interrègne. En dehors de la commande principale du Parti qui régnait depuis toujours, on avait permis et introduit encore quelques autres partis. Les gens étaient joyeux, comme quoi on entraînait dans la liberté. Ils identifiaient la démocratie à la liberté, ce qui est ridicule. De toute façon, le Parlement est un seul parti, tous les membres du Parlement sont assis ensemble sur leurs bancs comme des élèves dans une classe. Le système à parti unique sous-entendait lui aussi la démocratie. A l'intérieur de ce seul parti il existait depuis toujours plusieurs partis, plusieurs groupes d'intérêts qui luttaient entre eux, mais un seul avait pris le dessus, avait le dernier mot. A présent, ces groupes d'intérêt avaient acquis leur propre nom. Plus attrayant était le nom, mieux c'était pour ses partisans et ses votants. Quelle

merveille : SRP ou LLD ! Qu'y avait-il derrière ces lettres ? C'était toujours un seul groupe qui décidait de tout, de la vie et de la mort, ou encore, un seul homme. Lorsque j'avais exposé mon opinion à Berlinić, il m'avait dit que je n'y comprenais rien et que je ferais mieux de ne pas me casser la tête avec la politique. Voici, cette compagnie dans mon appartement, est-ce que ce n'était pas un parti politique illégal ? *Ausparlamentarische Oposition* ! Ils pouvaient bien en faire chacun à leur tête, mais n'avaient-ils pas un intérêt commun qui était, par exemple, opposé à mes intérêts à moi. Car moi aussi j'étais un parti qui, il est vrai, n'avait que deux ou trois membres. Ou encore, j'étais membre de leur parti, mais en tant que dissident, je m'étais rebellé contre ma première idée que j'avais propagée autrefois. Maintenant j'en avais marre de tout, je m'étais embourgeoisé dans la Mercedes qui sentait l'océan et le tabac hollandais. Et puis, il était parfaitement justifié de se poser la question : qui était ici le chef, qui avait le dernier mot ? Était-ce Berlinić ou Aleksić ? Eux, au moins, je les connaissais dans une certaine mesure. Mais peut-être que le chef, c'était ce gros balourd qui se pavanait à longueur de journée dans l'appartement en peignoir, politicien nouveau venu qui était devenu bavard étant donné que le délit d'opinion avait été supprimé. J'avais commencé même à suspecter celui qui avait surgi du petit WC et dont je ne savais strictement rien. C'était peut-être lui, le chef. Que sa parole pût faire la loi dans mon appartement, cela était devenu une vraie source d'inquiétude. Non, ça ne me plaisait pas du tout. Dans la Grèce antique il était de règle que les imbéciles et les détraqués ne pouvaient pas s'occuper de politique. Il allait de soi que si tu fais de la politique tu dois être normal, tu te qualifies toi-même, personne d'autre ne décide. De fil en aiguille, on peut en arriver ainsi jusqu'à Adolf Hitler. Ou, alors, si ce sont d'autres qui décident, c'est la répression. Ils te disent, tu es imbécile, ou tu es fou, il n'y a pas de place ici pour toi. Mais quels sont leurs critères, comment savent-ils que tu es fou ? Quelque chose me dépasse dans tout cela, quelle est la cause, quelle est la conséquence, dans quelle direction se meut l'ensemble de l'affaire ? Nous savions au moins comment ils avaient éliminé

Berlinić, ce n'était pas lui qui l'avait décidé. Et là, il n'y a que fort peu de différences entre les fascistes et les démocrates. Il n'est peut-être pas politiquement correct de le dire, mais une majorité de ceux que je connaissais et qui s'engageaient publiquement pour la démocratie, étaient en fait des fascistes dissimulés, de faux humanistes. On te dit : n'ai pas peur des démocrates fascistes, mais de l'anarchie, des bandits ! Pourquoi les fous n'auraient-ils pas le droit d'avoir des fonctions politiques ? Hitler n'était-il pas fou ? C'était un hystérique, derrière le mâle, hurlait une femme déchaînée. Non, il n'y avait là aucune folie, il était même trop normal. Il n'y a rien de plus dangereux que la normalité. Mais il existait jadis un roi qui était mentalement dérangé et qui décidait de la vie et de la mort de ses sujets, et ils lui obéissaient. Bien certainement, il ne les avait pas forcés à lui obéir. C'étaient des époques bien plus justes et je n'y vois aucune bêtise, rien qui mérite la dérision. Comme j'étais moi-même un être frustré à qui on avait injustement refusé l'identité féminine, peut-être qu'on aurait pu attendre de moi toutes sortes de choses étonnantes : par exemple de subjuguier cette compagnie dans mon appartement, de la forcer à me reconnaître comme chef, sans parler des autres excès qui pourraient s'ensuivre. Les grandes actions commencent en général naïvement et dans des lieux quelconques, dans une cuisine, par exemple. Mais tout cela, c'est une affaire de format, et cela, objectivement, je ne l'avais pas. J'étais seulement une petite jeune fille pauvre qui se prostitue dans le cadre étriqué de sa propre famille décomposée, autrement dit, je dépérissais, je m'épuisais rapidement dans ce stéréotype ou stéréo-peep (peep-show), comme on voudra. Donc, aucun rapport avec la politique mondiale. Je ne désirais que de me débarrasser d'une société pourrie, de politiciens pourris tels qu'étaient Berlinić et Aleksić. Mais je ne savais pas comment. A vrai dire je le savais, mais tout acte de violence répugnait à ma vanité, je ne voulais jeter personne à la rue. Je voulais qu'ils s'en tirent de leur propre gré. Seulement, cette idée ne leur venait pas à l'esprit. Ils continuaient à s'occuper de politique à partir de leur petit angle de vision. Ils vivaient dans l'espoir, ne fût-ce qu'inconsciemment. D'une part, ils trou-

vaient de l'inspiration dans leur passé glorieux, croyant que c'était là quelque chose, d'autre part, ils espéraient secrètement qu'un jour, de ce bas fond où ils étaient tombés, ils remonteraient à la surface, qu'ils retrouveraient une position. Très triste, en effet. Seuls les gens vulgaires, ne peuvent pas se passer de politique, de ces perpétuelles querelles. Un homme distingué n'a pas d'intérêts, il n'a besoin de rien... la pauvreté, la solitude, le refus de consolation religieuse, le cruel univers... il en fait son orgueil, il s'élève par son mépris de tout bien matériel. L'esthétique est à un pas de toi et elle est incorruptible, il suffit seulement d'accepter. Entre la beauté et le pouvoir, il faut toujours choisir la beauté. Le pouvoir séduit, il fascine, mais à la fin, il te lâche. Seule la beauté peut dire ce « Oui » enchanteur qui est en fait la seule consolation valable. Pourquoi ne pouvais-je pas vivre ainsi ? Lorsque tu conquiers cette position, il n'y a plus d'humiliation. Et *personne* ne peut t'enlever cela. Malheureusement, les moments de conscience sont rares. Le plus grand problème de chaque homme est son inconstance, un manque d'esprit de suite, son incapacité d'aller jusqu'au bout. D'où cette plainte perpétuelle, ce remords inextirpable. Depuis le début, c'était clair pour moi qu'ils étaient en fait un ramassis de pédés. Les hommes politiques sont très portés sur la chose, elle tire ses racines de l'antiquité. Même aujourd'hui tout homme politique a son petit lèche cul. Quels étaient les rapports à l'intérieur de cette assemblée, cela ne m'intéressait pas du tout, qui était en rapport avec qui, même si tout était clair au premier coup d'œil. Je n'avais rien contre leur vie sexuelle, à aucun moment cela ne m'avait gêné, mais moi, j'étais fait pour l'amour lesbien, pour le pur amour féminin, ce qui faisait que même sur ce plan nous étions en désaccord. Je considère malgré tout qu'il ne faudrait pas permettre aux couples d'hommes d'élever des enfants, même s'il s'agit de personnalités riches et puissantes. Il faudrait en revanche, le permettre aux couples féminins, à plus forte raison s'ils sont pauvres et problématiques sur le plan moral. Chaque garçon a besoin avant tout d'une maman, dût-elle ne le nourrir que de chocolat noir ! Et même pas d'une, mais de deux mamans.

C'est vrai, maman me nourrissait avec de bons petits chocolats, elle n'aimait pas faire la cuisine, et mon père déjeunait à la cantine militaire. Ou alors, elle n'aimait pas faire la cuisine qui plaisait à mon père, des plats lourds, bien mijotés, avec beaucoup de viande. C'était une solution élégante : il n'y avait pas de vaisselle sale, il n'y avait pas d'odeurs de cuisine. La cuisine servait à mon père pour fumer, à maman aussi. Ou bien, à se concerter sur un sujet important. Moi, ça m'arrangeait parfaitement. Je pouvais manger du chocolat en quantité illimitée, pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner. Cette sombre matière de forme abstraite, cette tablette noire rectangulaire divisée en petits carrés que je cassais avec mes grosses incisives brillantes et croquais rapidement, représentait quelque chose de plus que de la nourriture, ou encore, c'était la notion même de nourriture, rien d'autre n'existait, et il n'y en avait nul besoin. Toute autre nourriture comparée au chocolat valait moins, pour ainsi dire ne valait rien. J'avais toujours préféré le goût du sucré, plus exactement du sucré-amer, le délice âpre qui était le résultat de la dégustation de ces formes géométriques, le rectangle, les carrés, et puis leur destruction immédiate, la transformation en masse amorphe qui disparaissait au fond de mon ventre... A cause de cette alimentation, j'avais des problèmes intestinaux, mais maman a fait une trouvaille géniale pour équilibrer mon menu : outre le chocolat, elle a commencé à me gaver de bananes. De cette façon, elle s'était une fois de plus dispensée de faire la cuisine. Mon problème était résolu. Cependant, quand maman nous a quitté, j'ai dû changer de régime. Je suis passé aux gâteaux à la crème et à ce qu'on appelle le *fast-food*, ce qui ne veut pas dire que j'arrêtais de manger des chocolats et des bananes, mais j'ai un peu ralenti le rythme, car il n'y a pas de nourriture plus rapide que les chocolats et les bananes. Tu trouves toujours chez toi un *Schwarzwald-Schnitt* ou tu achètes un *hot dog*. Si tu n'en trouves pas, un bourek au fromage est toujours là, il y en a toujours dans les boulangeries, mais on prend du temps pour le manger.

Un matin, au moment où je m'apprêtais à glisser hors de la carcasse, en étirant mes membres engourdis, je faillis marcher dans une merde de chien. Fraîche, encore fumante, couleur rouge ocre, scintillant au soleil matinal. Je ne voulais pas l'écartier, je ne voulais rien avoir avec cette merde-là. Je me réinstallai sur le siège arrière, et la surveillais attentivement, dans la peur d'y mettre le pied. Elle changeait rapidement de couleur, elle a séché et a bruni en un rien de temps, elle est devenue marron foncé, presque noire. Puis, elle a commencé à pâlir et à la fin s'est transformée en un petit tas de boules blanchâtres. Il n'y avait plus rien de dégoûtant, je pouvais presque la prendre dans la main comme quelque chose de précieux. L'état agrégatif de chaque objet est sa définition, ce qui le détermine, la façon de son existence et de sa persistance. Les objets secs et durs sont nettement définis, séparés les uns des autres, mais l'humidité détruit les limites et les objets se mélangent, passent l'un dans l'autre, ils perdent leur identité, ce qui est inquiétant. C'est la même chose avec les hommes. C'est pour cela sans doute que nous avons peur des êtres excessivement émotifs, nous fuyons les pleurs humains comme la peste. Les larmes, la morve, la sueur, le sang, l'urine et les matières fécales, y a-t-il quelque chose de plus dégoûtant ?! Je me souvins que Berlinić et Aleksić, il y a peu de temps, avaient discuté de mon faible pour le chocolat noir. Tout avait commencé par le fait que Hitler, qui par ailleurs était végétarien, adorait le chocolat, qu'il croquait du chocolat lorsqu'il signait des condamnations à mort. Mais c'était peut-être Staline, qui, lui, consommait exclusivement du chocolat russe, je ne suis plus tout à fait sûr, lequel des deux. Berlinić disait que la corruption de la matière était quelque chose de troublant, et il prenait comme exemple le chocolat, sa transformation en nigredo, en matière fécale, même si ce n'était qu'une métaphore. Je crois qu'il ne comprenait pas combien cela, symboliquement parlant, pouvait être salutaire même pour lui, pour sa situation. Chaque être humain, quel que soit son attrait, sa douceur, peut déchoir au niveau de la merde, ne fût-ce que de façon provisoire. Dès le lendemain il peut s'élever

jusqu'aux étoiles, jusqu'à l'or. Mais Aleksić disait que tout cela, ce n'était que des théories. La merde, c'est l'or, et l'or, c'est la merde : en fait, ce qui est immuable ce n'est que la structure atomique, les molécules ne sont rien. Et l'homme n'est qu'un homme, fût-il Adolf Hitler ou Pišta Petrović. Aujourd'hui, il exterminait des foules, demain, il caresse les petites têtes blondes des enfants. Nous mangeons des atomes, mêmes si les goûts des aliments changent tout comme celui qui les mange. Berlinić avouait qu'il n'aimait pas le chocolat et qu'il évitait d'en manger parce que déjà dans la bouche, il se transformait en masse pâteuse, en matière fécale, même si le goût pouvait être formidable. Aleksić lui rappela que le cacao était la nourriture des dieux, c'étaient du moins ce que croyaient les Aztèques, ils ne se préoccupaient pas de l'apparence, de la forme, l'essentiel, c'était le goût. La graine du cacao dans leur monde avait la même valeur que l'or chez ce qu'on appelle l'homme blanc. L'inconsistance de l'apparence phénoménale de la matière n'avait aucune importance. Donc, rien que ce sentiment de plaisir dans la bouche pendant la mastication, et cela, instantanément, sans pause ! Le moment de la jouissance, c'est l'éternité même. Toute association, toute mémoire et comparaison avec quelque chose d'autre, de semblable, est alors exclue. Le consommateur est dans un état de déraison, enivré de plaisir, comme s'il se transformait lui-même en chocolat, autrement dit, en caca. Tu ne peux quand même pas manger de l'or, disait Aleksić. Quel est ce plaisir ? Plus tard, j'avais lu dans un magazine que les anciens Chinois agrémentaient la nourriture de poudre d'or qui lui donnait un goût particulier. En réalité c'était déjà une histoire rabâchée sur ce qu'on appelle *l'alchimie intérieure* où la merde et l'or, c'est-à-dire le chocolat, ne sont qu'une sorte de métaphore. Ils ne représentent que symboliquement les états d'âme, plus exactement leur mutations. Il faut supporter la merde dans l'âme, il faut passer à travers tout ça. Mais est-ce que j'en étais capable ? Il me semblait plus facile d'avaler une vraie merde que de traverser ce chemin, même si ça devait être le moyen de devenir charmant et doux, c'est-à-dire chocolaté, c'est-à-dire doré. Et, bien sûr, ce n'est pas un hasard si on enveloppe le chocolat

dans du papier argent ou or. Les petits chocolats Mozart, hm !?
Eh, mon pauvre alchimiste !

Quoi qu'il en soit, c'est ce corps-là qui t'a échu, ce qui est l'effet du pur hasard, ce n'est pas toi qui en décidait. Tu peux t'en satisfaire, le chouchouter, ou encore, le haïr et le détruire à petit feu dans l'intention d'en finir, de le quitter au plus vite. Si on était capable de voir clairement sa personne, son visage, on ne tiendrait pas le coup un seul instant, tout simplement, on ne pourrait pas se supporter. Bien sûr, il y a l'habitude, jour après jour, et on finit par s'aimer et cela, inconditionnellement, le narcissisme vient d'une longue fréquentation de soi-même, mais en dessous gronde la haine, la haine de ton être ou aussi, de ton aspect. La colère croît, on t'a trompé. Ce n'est pas seulement le corps qui est en jeu, c'est surtout l'âme, la structure mentale et spirituelle, ta façon de penser qui avec le temps te ronge de plus en plus. Mais ne sois pas cruel ! Pardonne ! il est facile de le dire. Mais il est difficile de dire sincèrement : « Oui ! »

Première édition en serbe : 2011